

La perception de l'essor du Parti national-socialiste en Allemagne par la presse britannique et américaine

**Andrew Brian Henson, *Before the Seizure of Power – American and British Press Coverage of National-Socialism, 1922 to 1933*,
Thèse, Clemson Univ. (Caroline du Sud), Mai 2007,**

compte rendu par



Alain Mercier, agrégé d'anglais (Clermont-Ferrand)¹

Deux grands journaux américains (le *New York Times* et le *Washington Post*) et britanniques (Le *Times* et le *Manchester Guardian Weekly*), ainsi que de nombreux magazines (en particulier *Time Magazine*) et périodiques, ont été étudiés par l'auteur.

Dans l'ensemble, cette presse s'intéressait plus aux activités les plus visibles du mouvement national-socialiste (nature violente et agressive du parti, activisme de Hitler) qu'à son antisémitisme et son racisme. Elle considérait que la NSDAP pouvait offrir un débouché temporaire aux problèmes économiques des années 1920 – 1930. D'autre part, elle n'avait pas perçu l'effort d'organisation du parti hitlérien qui suivit l'échec du putsch munichois de novembre 1923 et qui allait servir de cadre à un soutien populaire enthousiaste. Si les journalistes manifestèrent leur inquiétude lorsque Hitler devint Chancelier fin janvier 1933, ils pensaient honnêtement que son pouvoir serait limité par les ministres venant de la droite nationaliste conventionnelle qui participaient majoritairement à son gouvernement.

Comme la Grande-Bretagne et la France ne firent rien pour arrêter les transgressions de l'Allemagne devenue nazie, et que les États-Unis n'intervinrent pas avant qu'elle ne leur déclare la guerre, une question semble légitime: dans quelle mesure les Alliés connaissaient-ils les intentions du mouvement national-socialiste avant 1933, en particulier

¹ A. Mercier est notamment l'auteur de *Jongler avec les mots en anglais*, Paris, Ellipses, 2003.

savaient-ils que son objectif n'était pas simplement le retour de l'Allemagne à son statut d'avant la Première Guerre mondiale, mais de construire un empire germanique ethnique sur le continent européen ?

En grande partie, ce que savaient les citoyens britanniques et américains provenait de la presse (*Mein Kampf* n'a pas été traduit en anglais avant octobre 1933, soit neuf mois après l'accession de Hitler au pouvoir). Or la presse modèle l'opinion publique, qui à son tour façonne la politique du gouvernement, ce qu'avaient bien compris les nazis en cultivant des liens avec les journalistes américains et britanniques. Pour les citoyens américains, la Première Guerre mondiale avait été une grande erreur, et il n'était pas question de se mêler des affaires de l'Europe ; la Grande Dépression les conduisit à se concentrer sur leurs propres problèmes. La Grande-Bretagne quant à elle était en proie à des difficultés internes et externes qui n'avaient toutefois rien de comparable avec les bouleversements que connaissait l'Allemagne².

I. Premières impressions / mai 1922 – octobre 1923

Le premier article concernant les nazis est publié dans le *Times* en mai 1922. Le journaliste signale le rôle moteur d'un petit mouvement politique extrémiste bavarois animé par un certain Hitler dans la lutte contre la République de Weimar considérée comme un régime socialiste à abattre. Mais les nazis ne sont qu'un groupe radical nationaliste et conservateur parmi d'autres. Ce n'est qu'à la fin de 1922 que la presse se met à distinguer les nazis des autres groupuscules (« *New popular idol rises in Bavaria* », *New York Times*, nov. 1922), notant la ressemblance entre le discours de Mussolini (qui a pris le pouvoir en octobre 1922) et celui de Hitler (menaces de violences, tirades enflammées...) ; un article du *Manchester Guardian Weekly* est intitulé « *Bavarian fascists: the German Mussolini* » (fév. 1923). Les nationaux-socialistes copient Mussolini, croit savoir le *Washington Post*, ils s'inspirent des Italiens jusqu'aux plus petits détails, se contentant de remplacer les symboles fascistes par les symboles nazis ; n'est-ce pas du reste Hermann Esser lui-même, responsable à la propagande de la NSDAP, qui proclame que Hitler est le « Mussolini allemand » ? Dans cet esprit, on peut constater que jusqu'en 1932 la presse anglo-américaine n'utilise quasiment jamais le terme de « nazi(s) » mais l'expression « fasciste(s) allemand(s) ».

La presse est conduite à s'intéresser à l'idéologie et au programme des nazis. Chez eux, il est toujours plus facile de comprendre ce dont ils ne veulent pas que ce qu'ils proposent. Ils sont « *contre les juifs, les communistes, les bolcheviques, les séparatistes, le coût de la vie, la faible gouvernement de Berlin et le Traité de Versailles* » (*New York Times*, nov. 1922). Quelle est leur idéologie politique ? Restaurer la monarchie ? Instaurer un régime fort d'inspiration nationaliste et raciale ? En tout cas, rien n'indique que Hitler s'envisage comme dictateur.

S'il est une question régulièrement évoquée dès 1923, c'est celle de la violence pratiquée par les nazis. Dans un article du *Times* de janvier, un journaliste s'inquiète de possibles exactions contre les « ennemis de l'intérieur », considérés comme responsables des souffrances de l'Allemagne. On pense Hitler capable de mobiliser plus d'hommes fanatisés que l'armée allemande : alors que le Traité de Versailles limite à 100 000 hommes les effectifs de l'armée, le *Führer* a rassemblé 180 000 sympathisants à Munich

2 Pour le détail des événements évoqués, on se reportera avec profit à T. Feral, *Le « Nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010.

en janvier 1923. Les Sections d'Assaut, de nature paramilitaire, ont été créées dès 1921 et on remarque que partout où elles apparaissent la violence ne tarde pas à leur faire cortège.

L'antisémitisme qui règne en Bavière n'échappe pas aux journalistes, mais seulement « en passant ». Comme il y en a partout à Munich, « *les nazis ne sont fondamentalement pas différents* ». Seul le *New York Times* est plus clairvoyant car son propriétaire, d'origine juive allemande, a conservé des liens avec l'Allemagne, ce qui lui permet un accès facile à des informations sur la communauté juive ; dès novembre 1922, le journal souligne que le mouvement nazi ne recrute que des Teutons de pure race ; un article de février 1923 évoque un possible soutien financier aux nazis de la part de Henry Ford, antisémite notoire, du fait que « *une partie du programme de Herr Hitler consiste en l'extermination des juifs d'Allemagne* ». Un article de mars 1923 mentionne une résolution nazie concernant l'occupation de la Ruhr par les Français : si celle-ci devait se poursuivre, tous les juifs allemands seraient considérés comme des otages et fusillés. Pour ce journal, l'antisémitisme est le principe fondamental du national-socialisme (*N.Y.T.*, oct. 1923).

La personnalité de Hitler fait l'objet de descriptions généralement négatives. Des journalistes raillent sa petite taille, son passé assez trouble, ses idées brouillonnes : « *Un Bohémien à l'esprit confus, sans convictions fermes et incapable de définir une ligne d'action* » (*Manchester Guardian Weekly*, fév. 1923). Cependant, d'autres sont impressionnés par ses talents oratoires, « *uniques en Allemagne* » ; pour nombre de militants Hitler a une dimension religieuse, c'est un prophète, un sauveur...

Dès 1923, la presse tente de reconstituer le passé de Hitler ; elle ne trouve quasiment aucune information. Elle reprend la légende, propagée par le *Führer* lui-même, selon laquelle son entrée en politique lui aurait été dictée sur son lit d'hôpital à Pasewalk lors de l'armistice de 1918 par une vision extatique l'appelant à faire renaître de ses cendres l'Allemagne désormais soumise aux Alliés. « *Nous nous sommes déshonorés et désarmés nous-mêmes, nous sommes des objets de mépris, la risée de nos ennemis et du monde entier. La France nous considère plus bas qu'un État nègre* » (*New York Times*, janv. 1923).

Quant à son rôle exact, les journalistes sont partagés. La menace potentielle que le national-socialisme fait peser sur la démocratie weimarienne est déjà soulignée en 1922, mais les nazis sont plutôt perçus comme une menace locale, circonscrite à la Bavière, et un phénomène passager. Pourtant certains sont clairement épouvantés par la faculté de Hitler à inciter les Allemands à la haine. Ils voient que les nazis ciblent certains groupes, surtout les juifs ; leur animosité envers eux va au-delà d'une simple détestation stéréotypée et repose sur un racisme pseudo-scientifique. Une autre caractéristique évoquée est la capacité du parti nazi à exploiter les crises, menaçant en cela non seulement les autorités bavaroises mais la République de Weimar dans son ensemble. Certains journalistes relèvent aussi l'ambition sans limite du chef de la NSDAP, sa volonté de conquérir le pouvoir, par la force si besoin, comme l'a montré le putsch de Munich de novembre 1923.

II. De la révolte au déclin / novembre 1923 – décembre 1924

Dans la première semaine de novembre 1923, la situation en Bavière est très préoccupante. Les journalistes pensent que Hitler trame quelque chose et s'attendent à ce que les nazis, inspirés par Mussolini, déclenchent un putsch contre le gouvernement de la

République de Weimar qui pourrait dégénérer en un nouveau conflit armé en Europe. Hitler intensifie ses polémiques contre Gustav von Kahr, le dirigeant bavarois, et présente le régime weimarien comme au bord de l'effondrement. Il ne fait aucun mystère de son intention de marcher sur Berlin et de couvrir la capitale du Reich de drapeaux rouge, blanc et noir, frappés du svastika (*New York Times*, 2 nov. 1923). Les circonstances sont favorables : aggravation de la crise économique, tensions politiques entre la Bavière et Berlin. Le temps presse pour Hitler : s'il n'agit pas rapidement, les petites formations qui lui sont alliées pourraient lui retirer leur soutien, von Kahr pourrait mener son propre coup d'État contre Berlin et restaurer la monarchie.

Le putsch est déclenché le 8 novembre 1923 à la brasserie Bürgerbräu de Munich. Les SA investissent la salle, tirent des coups de feu et interrompent le discours de von Kahr ; Hitler proclame la formation d'un nouveau gouvernement national.

La presse redoute immédiatement une guerre civile en Allemagne. Selon le *New York Times* du 9 novembre, le général Hans von Seeckt, en charge de l'armée nationale, va envoyer des troupes contre les nazis tandis que le président du Reich, Friedrich Ebert, lance au peuple allemand un appel à la résistance. Pour le *Times* et le *Washington Post*, l'émeute a été dirigée par le célèbre général Erich Ludendorff, pressenti pour diriger le gouvernement en cas de succès.

Dès le 10 novembre, les manchettes montrent le soulagement de la presse : Hitler et Ludendorff ont perdu. Le *New York Times* consacre onze articles au putsch dans ses diverses éditions de la journée et se réjouit de cet échec humiliant. Il indique que le gouvernement français a annulé les réunions consacrées au putsch sachant qu'il n'était plus nécessaire de lui apporter une réplique. Ludendorff est considéré comme un fou, Hitler est la risée générale ; présenté comme un peintre en bâtiment, il n'est qu'un misérable démagogue. Dès lors le nazisme n'est plus considéré comme une menace et, à part le *Manchester Guardian Weekly*, nul ne s'interroge sur ce qui se serait vraiment passé en cas de succès du putsch... Cependant, le consul général britannique à Munich, Robert Clive, appelle à la vigilance : les thèmes racistes de Hitler ne sont pas des mots en l'air et le danger reste présent.

Le procès du Führer se déroule de fin février à début avril 1924. Les journalistes ne s'attendent pas à ce qu'il se conclue par une sanction sévère étant donné le climat de sympathie pour la droite en Bavière. Nombreux sont les Bavarois qui considèrent Hitler et Ludendorff comme des héros. Le *Times* et le *New York Times* rendent compte du procès presque quotidiennement, mais insistent sur son atmosphère délétère, parfois carnavalesque. Si Ludendorff fait tout pour minimiser son rôle dans le putsch, Hitler au contraire revendique la responsabilité de l'émeute, affirmant vouloir protéger l'Allemagne des ennemis de l'intérieur responsables de la défaite de 1918 ; il veut être perçu comme une figure héroïque par le mouvement conservateur nationaliste dans toute l'Allemagne ; il reconnaît que son intention était bel et bien de renverser le gouvernement de Berlin et d'instaurer un nouveau système politique, cependant son discours final contient des éléments qui ne sont pas repris par la presse, à savoir qu'il n'est pour lui question ni de monarchie ni de république mais de la libération de l'Allemagne de l'esclavage de la haute finance et de la réinstauration du service militaire obligatoire ; en outre il fera du 9 novembre un jour férié...

Les sentences, prononcées le 1^{er} avril, apparaissent aux Munichois comme une bonne

blague. Condamné à cinq ans de prison, il est entendu que Hitler sera possiblement libéré au bout de six mois. Le *Manchester Guardian Weekly* remarque aussitôt le contraste avec les verdicts à l'encontre des communistes et socialistes condamnés bien plus durement les années précédentes pour des faits beaucoup moins graves. Toutefois, d'une façon générale, la presse estime que le *Führer* vient d'exécuter son dernier tour de piste sur la scène politique...

Durant ses mois d'emprisonnement à Landsberg, Hitler se tient prudemment à l'écart des querelles incessantes entre les chefs nazis et rédige *Mein Kampf*. Il reste fidèle à ses convictions : dans un entretien avec le *New York Times* en mai 1924, il insiste sur l'idée que seul un dictateur ultranationaliste parviendra à sauver l'Allemagne.

Au lendemain du 20 décembre 1924, la presse mentionne la libération de Hitler de Landsberg ; selon le *New York Times*, l'homme s'est assagi en prison, ce serait même un homme passablement brisé. Dès lors, lui-même et son parti sont réduits à de simples curiosités, d'autant que, dans un entretien accordé au *New York Times*, Mussolini exprime son extrême mépris à leur égard.

Si au cours de ces quelques mois la presse anglo-américaine s'intéresse plutôt aux aspects factuels, elle dégage néanmoins quelques aspects de fond : la violence, l'antisémitisme et, si on laisse de côté la bouffonnerie et le « cirque » du procès, le dévouement total de Hitler à la cause qui l'habite ; il est prêt à donner sa vie pour le but qu'il s'est fixé ; les déboires des nazis n'entament en rien leur conviction qu'ils accèderont un jour au pouvoir et l'exerceront de façon inflexible.

III. Les années d'obscurité / janvier 1925 – août 1930

Dans les années qui suivent la sortie de prison de Hitler, la presse ne juge pas vraiment utile de s'intéresser au mouvement national-socialiste. C'est seulement en 1930, avec le succès étonnant des nazis aux élections parlementaires nationales du 14 septembre et dans plusieurs régions, que les correspondants américains et britanniques se rendent compte que les chances de succès de Hitler sont en plein essor.

Néanmoins les années 1925-1930 sont cruciales :

– Hitler consolide son emprise sur l'organisation, s'affirmant, aux dépens de Ludendorff, comme l'autorité ultime, le sommet d'un pouvoir vertical. Le 27 février 1925, il retourne à la brasserie Bürgerbräu de Munich et prononce un discours devant 3000 sympathisants. *The Times* relate cette intervention par laquelle Hitler réussit à rassembler sous sa houlette tous les formations d'extrême droite : à partir de ce moment, il devient le ciment de la cause ultranationaliste ; adulé, révééré, le *Führer*, à la tête de la NSDAP refondée, est destiné à mener l'Allemagne vers un avenir glorieux... Mais le journaliste passe à côté de la dimension quasi-religieuse de l'événement et, fort curieusement, la presse anglo-américaine manifeste peu d'intérêt pour cet épisode...

– Hitler assure l'implantation de son mouvement sur l'ensemble de l'Allemagne, créant des centaines d'antennes hors de la Bavière. C'est l'occasion d'un conflit interne qu'évoque le *New York Times* en novembre 1925 : un certain Docteur Goebbels, responsable pour la Rhénanie du Nord, exprime son admiration pour Lénine et dit ne pas observer beaucoup de différences entre l'idéologie communiste et l'idéologie nazie ; de fait la branche nord du parti dirigée par Gregor Strasser met l'accent sur l'aspect socialiste du programme de la

NSDAP, espérant séduire le prolétariat. Finalement Goebbels se range aux vues de Hitler qui brigue le soutien du grand capital, et devient l'un de ses plus ardents supporters. Mais d'une façon générale la presse anglo-américaine ne s'attarde pas sur ces faits.

– Hitler affirme publiquement rejeter la violence, disant que le putsch de Munich a été une grave erreur ; il veut conquérir le pouvoir par des voies démocratiques. En réalité la violence sera toujours partie intégrante du nazisme. Ainsi, en 1925, plusieurs articles établissent le lien entre Hitler et des actes antisémites perpétrés par des hommes en uniforme nazi et arborant le svastika. En 1926, le *Times* relate une scène de violence entre nazis et socialistes à Berlin, et mentionne un discours du *Führer* dans lequel il exprime plus croire aux conflits entre nations qu'aux conciliations. En novembre de la même année, celui-ci réorganise la SA, souhaitant qu'elle rassemble des centaines de milliers de membres et devienne la « maîtresse incontestée de la rue » face aux adversaires politiques (en particulier les marxistes) et vis-à-vis de tous les éléments responsables des problèmes de l'Allemagne (notamment les juifs). Les combats sont parfois « féroces », comme le 20 mars à la gare berlinoise de Lichterfelde-Ost (*Times*, mars 1927). Au cours de l'année 1929, le *New York Times* relève plusieurs incidents (insultes envers des religieux, accusations de meurtres rituels, profanations de cimetières, violences physiques) qui se terminent par des condamnations à des amendes (Robert Ley, futur chef du Front du travail / DAF) ou à des peines de prison.

En 1929, pour la première fois depuis son incarcération à Landsberg, Hitler se signale par une prise de position sur un problème politique majeur. Ses protestations contre le plan Young (qui assouplit le plan Dawes sur les réparations dues à la suite de la défaite de 1918 mais est perçu comme une nouvelle marque de soumission aux Alliés) lui valent un large écho en Allemagne : des éléments de droite et nationalistes se détournent alors de leur parti pour rejoindre le mouvement nazi jugé plus dynamique. Rumeurs et mensonges ont libre cours : le *Times* (oct. 1929) rapporte les propos de membres du parti nazi de Cologne selon lesquels on envisagerait d'envoyer des hommes et des femmes allemands dans des camps en Sibérie en cas de non-paiement de la dette de réparation. Toujours est-il que, en novembre, les nazis améliorent leur score aux élections municipales en Prusse, Saxe et Hesse, et que le 8 décembre, ils entrent au gouvernement régional de Thuringe.

Début 1930, il existe en Allemagne deux problèmes dont les nazis vont se servir de marchepied pour accéder au pouvoir. En premier lieu, le peuple, qui soutient les éléments anti-républicains, comme l'a déjà montré l'élection de Hindenburg à la présidence du Reich le 26 avril 1925. En second lieu, la crise économique mondiale qui touche durement l'Allemagne et entraîne un chômage massif. Les journaux anglo-saxons pressentent que la popularité croissante des nazis ne peut que se concrétiser dans les urnes. Le 23 janvier en Thuringe, le nazi Wilhelm Frick obtient le ministère de l'Intérieur au sein du gouvernement régional d'union des droites et donne, jusqu'à sa démission voulue par Hitler le 1er avril 1931, un aperçu de ce que serait la politique des nazis s'ils obtenaient le pouvoir au niveau national. Selon la presse britannique, il faut se déclarer pro-nazi pour entrer dans les forces police. Frick serait aussi l'auteur d'un projet de loi interdisant le mariage entre Allemands et juifs ou gens de couleur afin de ne pas « polluer la civilisation teutonique » (*Manchester Guardian Weekly*, mars 1930). Ainsi Hitler disait-il la vérité : il viendrait au pouvoir légalement mais détruirait la démocratie de l'intérieur.

Pour le *Manchester Guardian Weekly*, les élections parlementaires du 14 septembre 1930

vont être un succès pour les nazis : « *La campagne électorale est redoutée par tous, sauf par les nationaux-socialistes qui vont réaliser un très bon score, et les communistes qui pour le moins ne perdront rien* ». Le *New York Times* observe que divers partis espèrent former une coalition pour contrer les extrémismes de droite comme de gauche, mais le résultat des nazis est spectaculaire ; avec 107 sièges, le NSDAP devient la deuxième force politique d'Allemagne.

Jusqu'en 1930, la presse anglo-américaine ne comprend pas vraiment le danger que représentent réellement les nazis. Un phénomène lui échappe totalement : la mise en place par les responsables du parti de diverses organisations sociales, professionnelles, de jeunesse, etc, assorties d'innombrables ramifications afin d'enraciner le plus largement possible la doctrine.

IV. La fin de la République de Weimar / septembre 1930 – décembre 1931

Avant les élections de septembre 1930, la presse anglo-américaine parle assez peu de la situation politique en Allemagne. Les journaux s'intéressent aux problèmes que Hitler rencontre avec les SA et mentionnent les bagarres entre nazis et communistes. Pour le *Manchester Guardian Weekly*, il demeure un démagogue imbécile, sans contrôle sur son mouvement. Cependant les élections sont un coup de tonnerre : le *New York Times* insiste sur l'extrémisme du programme nazi, comme par exemple l'exclusion des juifs de la société allemande ; il note que le soutien à Hitler ne vient pas seulement de la classe moyenne mais d'un large éventail social, politique et religieux. Pour le *Washington Post*, le résultat électoral traduit plus une protestation contre la situation économique qu'une réelle adhésion aux thèses du parti ; le courant en faveur des nazis (ainsi que des communistes) finira par se tarir ; les partis modérés et ayant le sens des responsabilités ne permettront jamais à Hitler d'accéder au pouvoir. Pour l'hebdomadaire new-yorkais *Outlook and Independent*, le parti nazi n'est rien de plus qu'une version allemande du Ku Klux Klan. Le même sentiment prévaut dans la presse britannique. Pour le *Times*, l'essor des nazis s'explique essentiellement par la crise économique. Quant au *Manchester Guardian Weekly*, il n'exclut pas la possibilité d'une coalition gouvernementale intégrant les nazis. Quelle serait alors la composition du nouveau gouvernement ? Selon le *Times*, les nazis réclameraient le ministère de l'Intérieur et de la Défense, ce qui reviendrait à leur livrer le pays. L'antisémitisme n'est pas un sujet, excepté pour le *New York Times* qui reprend un article nazi : « *Le jour viendra où vous, les Juifs, n'aurez pas de quoi vous réjouir, puisse alors Dieu avoir pitié de vous !* », et le *Washington Post* qui rapporte des propos de Goebbels menaçant les juifs de « *pogroms* » (21 septembre 1930).

En novembre, la presse anglo-américaine s'émeut des interventions de Hitler au procès des officiers du régiment d'artillerie d'Ulm qui ont adhéré à la NSDAP ; il y affirme sans ambages qu'une fois au pouvoir il déchirera le Traité de Versailles et installera des tribunaux spéciaux chargés de juger et de faire exécuter les « criminels de novembre ». La réaction de beaucoup d'Allemands est positive d'autant que le Führer n'a pas manqué de rappeler sous serment qu'il veut conquérir le pouvoir en toute légalité. Comme lors du procès du putsch, il a réussi à attirer l'attention sur lui.

La position du *Times* mérite une considération particulière. Selon l'historien Milan Hauner, la « politique d'apaisement » (ligne officielle du gouvernement britannique) que ce journal prônera de la fin novembre 1937 à la mi-mars 1939 aurait existé chez lui dès septembre 1930. Mais s'il est vrai que le *Times* ne fut pas un ardent contempteur des nazis, on ne peut pour autant conclure à une sympathie de sa part pour les thèses qu'ils affichaient.

Hauner défend l'idée que le *Times* présentait le mouvement national-socialiste comme un poste avancé de la lutte contre le communisme ; c'était une idée propagée par Hitler lui-même qui voulait s'assurer les bonnes grâces du gouvernement de Londres.

Dans l'ensemble, les nazis ne sont pas pris au sérieux. Une occasion pour la presse de les dénigrer se présente à la rentrée parlementaire du 13 octobre 1930 où les 107 élus nazis se présentent en uniforme. Ce qui est considéré comme une bouffonnerie alors que parallèlement Berlin connaît de nombreux actes de violence antisémite.

Pourtant une série de faits semble suggérer qu'un déclin des nazis est entamé : malgré leur succès électoral ils n'obtiennent aucun ministère dans la coalition gouvernementale construite par le chancelier Brüning (ils auraient souhaité l'Intérieur et l'Armée); le résultat des élections en Poméranie est décevant ; quant à leur décision le 10 février 1931 de quitter le Parlement où ne siègent plus que les députés qui soutiennent Brüning et les communistes, elle est jugée comme une preuve d'incompétence ; en outre, le 1er avril, Wilhelm Frick démissionne de ses responsabilités en Thuringe (en réalité à la demande du Führer). L'éditorial du *New York Times* est optimiste : « *Hitler, le reflux* », un peuple civilisé ne saurait soutenir un parti antisémite, une maladie de « *masses paysannes incultes, la ressource de régimes impopulaires à la recherche de boucs émissaires* ». Qui plus est Hitler se débat dans des difficultés avec certaines sections SA en désaccord avec sa position légaliste ; sous la direction de Walter Stennes, chef de la SA « à l'Est de l'Elbe », une révolte éclate qui gagne toute l'Allemagne du Nord et aboutit même à Berlin à l'occupation des locaux de la NSDAP ; quelques jours plus tard, l'affaire est réglée par Röhm et la plupart des chefs SA affirment leur soutien à Hitler.

Les choses évoluent rapidement. L'échec électoral en Poméranie est suivi d'excellents résultats régionaux. Le *New York Times* s'inquiète et réclame une réunion entre Alliés pour discuter de la menace d'un gouvernement qui serait dirigé par Hitler et intimiderait certaines nations jusqu'à ce qu'elles cèdent à ses exigences.

Si Hitler reste flou avec les journalistes sur les buts ultimes du nazisme, ses lieutenants sont plus explicites. Le *New York Times* relate les interventions de dirigeants nazis devant une assemblée de pharmaciens et médecins nationaux-socialistes en décembre 1930 : la purification raciale serait le premier objectif d'un régime nazi ; une fois éliminés les éléments inférieurs, la race élue devrait, à la force des armes, conquérir de l'espace vital ; les femmes quitteraient le bureau ou l'usine pour retourner à leur foyer ; les « abstractions juives » telles les sociétés par actions et les syndicats seraient abolies...

V. Le saut dans l'inconnu / janvier 1932 – janvier 1933

Dans le contexte de la Grande Dépression, la presse anglo-américaine s'intéresse à l'Allemagne comme jamais auparavant.

Pour le *New York Times* (janvier 1932), deux facteurs (que le monde ne comprend pas toujours) expliquent la montée du nazisme (806 300 membres) : la blessure de l'orgueil national en 1918 et les terribles effets de la crise économique (5,7 millions de chômeurs) ; Les Alliés montrent un manque de cohésion et de détermination ; le *Manchester Guardian Weekly* se demande s'il ne conviendrait pas d'annuler les réparations, opinion que combat le *Washington Post*.

La presse anglo-américaine couvre avec sérieux les diverses élections de 1932. Si les

élections présidentielles se tiennent à la date prévue du terme du mandat de Hindenburg, c'est en raison du refus de Hitler de soutenir la proposition du chancelier Brüning de proroger le mandat du vieux président. Le *Führer* se montre attaché à la Constitution et aux procédures légales. Le *New York Times* considère cet épisode comme une erreur stratégique de Hitler ; il évalue le maximum des suffrages pour le NSDAP à 35-40% ; ce point de vue est partagé par les autres organes de presse. Le *Manchester Guardian Weekly* intitule un article : « *L'emprise de Hitler commence à faiblir* » (janv. 1932).

Lorsque Hitler annonce sa candidature contre Hindenburg, le *Washington Post* estime qu'il commet « *la plus grande erreur de sa carrière* »,.. Il est vrai que lui-même a peu d'espoir de l'emporter face au vénérable président sortant, mais il pense qu'au moins l'élection va consacrer la prééminence du parti national-socialiste.

La candidature de Hitler génère un grand nombre d'analyses. Pour W.H. Hale (*The Nation*, mars 1932), l'Allemagne se trouve à la croisée des chemins ; il note que 1932 marque le 100ème anniversaire de la mort de Goethe et 10ème anniversaire du début de la popularité du *Führer* ; un culte entoure ces deux hommes représentant deux Allemagnes : l'une studieuse et conservatrice, l'autre impitoyable et fanatique ; l'avenir de l'Europe repose sur ce face à face. Pour le *Scribner's Magazine*, Hitler possède la principale caractéristique d'un réformateur autoproclamé : la croyance en son infailibilité ; on l'attaque sans cesse sur son manque de programme, mais il n'en a pas besoin ; comme les autres figures pseudo-religieuses, il n'est pas nécessaire que Hitler connaisse le chemin vers la Terre Promise, il lui suffit de proclamer qu'elle existe.

La presse anglo-américaine s'intéresse aussi aux aspects obscurs du parti nazi. Ainsi le racisme : un article du *Times* (début janvier 1932) analyse les nouvelles réglementations concernant le mariage des SS ; l'autorisation de se marier sera accordée ou refusée en fonction « *uniquement de considérations raciales et héréditaires* ». Mais aussi la propagande : fin janvier 1932, le *New York Times* et le *Times* rapportent qu'un jeune militant nazi a été assassiné par des communistes ; Hitler et Goebbels exaltent le sacrifice de l'adolescent qui deviendra en 1933 le héros d'un film³. *The Atlantic Monthly* (janvier 1932) analyse, en se fondant sur *Mein Kampf*, les principes directeurs du nazisme ; il relève que la haine des marxistes est encore plus forte que celle des juifs et que la France doit être écrasée avant que l'Allemagne n'entame sa conquête de l'Est. Du reste, dans un entretien avec le magazine *Collier's* (mars 1932), le *Führer* met en garde Américains et Britanniques contre l'esprit de haine que crée la France...

Décus par le résultat du premier tour des présidentielles (13 mars), les nazis intensifient leurs efforts pour le second (10 avril). Les journalistes s'arrêtent sur le fait que pour mener sa campagne; Hitler se déplace désormais en avion de location et peut ainsi tenir 46 discours dans les principales villes, accompagnés de mises en scène impressionnantes. Ils vont jusqu'à s'interroger sur l'impact électoral de la nouvelle coupe de cheveux du *Führer* (*Washington Post*, avril 1932).

Le succès de Hindenburg (52, 93% des suffrages contre 36, 68% pour Hitler) est accueilli avec soulagement par la presse anglo-américaine qui affirme toutefois queles problèmes de l'Allemagne sont loin d'être réglés ; les forces antagonistes de la « continuité et du bouleversement, de la modération et de la violence » (*Times*, avril 1932) sont toujours à

3 Cf. T. Feral, « Le film de propagande nazie *Hitlerjunge Quex* », in *La Mémoire féconde*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 43-55.

l'œuvre.

Le 24 avril de la même année, des élections locales se tiennent dans plusieurs États d'Allemagne, dont la Prusse qui couvre plus de la moitié du pays ; la NSDAP enregistre une considérable progression. En dépit de l'interdiction le 13 avril par Brüning des SA et des SS accusés de faire régner la terreur et d'exercer des pressions sur la population, la marche en avant de Hitler se poursuit. Néanmoins la presse demeure optimiste car les nazis n'augmentent pas leur pourcentage de voix depuis la présidentielle. L'hebdomadaire *The Nation* pense que Hitler sera contraint de modérer ses exigences s'il veut participer aux affaires.

Le remplacement le 31 mai 1932 du chancelier Brüning par le chancelier Franz von Papen est suivi de la dissolution du Parlement. Les élections législatives sont fixées au 31 juillet. Hitler pense l'emporter et ainsi assurer sa mainmise sur l'Allemagne. La presse anglo-américaine fait part de son inquiétude d'autant que l'interdiction des SA et des SS est levée le 15 juin et s'accompagne d'un déchaînement de violence tel que von Papen adjure Hitler d'intervenir (*Washington Post*, juin 1932). Le *Times* dresse un parallèle entre von Papen et Kerenski qui avait été incapable de juguler les bolcheviques en 1917. Le *Washington Post* redoute l'arrivée de « têtes brûlées » au pouvoir. Le *New York Times* dresse le portrait d'une Allemagne nazie où les femmes seraient barrées en politique (« *Je n'ai nul besoin de femmes politiques ou députées* », A. Hitler) et les juifs exclus de la société civile.

Les législatives du 31 juillet semblent un succès pour le NSDAP (230 sièges sur 608) qui devient le plus puissant parti d'Allemagne. Toutefois, en dépit d'un résultat exceptionnel, les nazis n'ont pas obtenu la majorité absolue. Pour le *New York Times* et la plupart des observateurs; Hitler a atteint son maximum.

Courant août, le *Führer* exige le poste de chancelier mais refuse la vice-chancellerie et deux ministères dans le gouvernement von Papen. Le rejet du projet de von Papen de « revitalisation de l'économie » entraîne en septembre la dissolution du Parlement, toutefois le chancelier et son gouvernement restent en place et cherchent à faire le forcing, ce qui provoque des grèves massives.

Aux nouvelles élections législatives; le 6 novembre 1932, les nazis perdent 10% de leurs voix et 4,7% de leur représentation. Pour les journalistes, c'est le début de la fin : jamais Hitler ne dirigera le pays (*Times*). La raison de cet échec serait que le gouvernement von Papen a tenté de mettre en œuvre plusieurs aspects du programme nazi, surtout concernant les réparations et le réarmement, et que par conséquent il n'y avait pas raison de voter NSDAP. Mais la presse anglo-américaine met en avant plusieurs autres arguments pour expliquer l'échec nazi : problèmes financiers après les efforts fournis dans plusieurs campagnes électorales, abandon de la cible des classes moyennes au profit des classes laborieuses, déception devant le refus de Hitler d'accepter le poste de vice-chancelier, programme flou se résumant à faire miroiter un avenir glorieux.

Aux législatives, le parti communiste a progressé, obtenant 100 sièges, ce qui inquiète vivement les industriels et la haute finance. Le 13 novembre, cette progression se confirme aux élections communales en Saxe et les milieux d'affaires s'adresse au président Hindenburg pour que Hitler soit appelé à la chancellerie.

Englué dans les difficultés, von Papen démissionne le 1er décembre et est remplacé par le général Kurt von Schleicher qui cherche à créer un « axe syndical » auquel Gregor Strasser, le leader de la gauche nationale-socialiste, semble prêt à s'associer. Le temps est donc venu pour le *Führer* de faire le ménage dans ses propres rangs et de se poser en rempart contre les communistes qui ne cessent de progresser. Fin décembre 1932, les milieux d'affaires vont user de leur influence pour qu'il accède au pouvoir, ce qui est fait le 30 janvier 1933.

La presse anglo-américaine manifeste son appréhension mais relativise : seuls deux nazis sont membres du cabinet Hitler (Wilhelm Frick et Hermann Göring) ; pour le *New York Times*, la nomination de Hitler à la chancellerie par Hindenburg relève d'une manœuvre de von Papen qui, en tant que vice-chancelier, est le véritable maître du jeu : « *Les ambitions dictatoriales de Hitler n'ont aucune chance de se réaliser* » (*New York Times*, 31 janv. 1933).

La presse britannique adopte une « wait and see attitude » teintée de pessimisme en soulignant que le ministre de l'Intérieur et donc chef de la police Wilhelm Frick pourrait mettre hors-la-loi les communistes et les socialistes. Pour le *Times*, Hitler pourrait décider de se passer du *Reichstag* en cas de non-obtention d'une majorité parlementaire. La question du réarmement allemand est également une préoccupation.

Pour la presse américaine, Hitler n'aura pas les moyens de mettre en œuvre sa politique extrémiste. Le *Washington Post* considère que cela a été une bonne idée de lui confier le pouvoir puisque l'Allemagne ne connaîtra jamais la paix tant que les capacités du nouveau chancelier n'auront pas été jugées. Le *New York Times* (31 janv. 1933) voit un rempart à Hitler dans le déclenchement de mouvements de grève et dans la possibilité qu'a toujours Hindenburg de la démettre ; d'autre part, le peuple sera le rempart le plus important au troisième Reich avec son « *instinct pour l'ordre et la détermination qu'il a montrée à de multiples reprises pour défendre la République* »⁴.

D'une manière générale, la presse anglo-américaine considère que Hitler n'a pas l'étoffe d'un Lénine ou d'un Mussolini et qu'il ne restera que peu de temps au pouvoir si l'on s'en remet à la brièveté des mandats de ses trois prédécesseurs à la chancellerie.

Conclusion

Moins de deux mois après son arrivée au pouvoir, Hitler commence à mettre en œuvre sa politique raciste et violente. La presse anglo-américaine s'est leurrée : c'est Hitler le maître du jeu, et non von Papen. Les communistes et les juifs sont l'objet de brimades, de mauvais traitements, certains sont placés en camp de concentration. Nombreux sont ceux qui, interdits de profession ou exclus de la fonction publique, fuient le pays. En mars 1933, Einstein, apprenant l'occupation de sa maison de Caputh tout près de Potsdam, décide qu'il ne retournera plus en Allemagne.

Cependant la presse américaine ne s'en émeut pas outre mesure, pas plus qu'elle ne s'en était émue la décennie précédente. Seule exception, quelques articles du *New York Times* relayant les craintes de la communauté juive des USA. La presse britannique pour sa part se concentre sur l'aspect proprement politique de la situation : quelle sera l'impact du nouveau gouvernement sur la question des réparations ?

4 Par exemple lors du putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz en mars 1920.

S'il est un aspect du national-socialisme que l'ensemble de la presse évoque entre 1922 et 1933, c'est la violence au cœur du système nazi. Mais les journalistes sont partagés ; si d'un côté ils constatent les méthodes musclées des SA qui créent un climat de guerre civile, ils ne sont pas vraiment persuadés que Hitler en soit à l'origine et les cautionne ; et si l'idéologie et la propagande des nazis parlent énormément de conflit, d'agression et de guerre, Hitler ne cesse de se présenter comme légaliste: personne n'imagine qu'il prendra le pouvoir et s'imposera à l'Europe par la force.

La presse relaie la violence et le racisme des nazis, mais elle ne perçoit pas la menace réelle que ceux-ci représentent. Ils ne représentent pas une menace particulière, mais font partie d'un problème plus large qui concerne tout l'Occident : le spectre du communisme.

Quant à la question du Traité de Versailles, les journalistes comprennent la position des Allemands, mais ils naviguent dans l'illusion que le nouveau Reich optera pour une négociation rationnelle et modérée.